

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

[www.revueithaque.org](http://www.revueithaque.org)



## **Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal**

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : **Derome, L. (2014) « Aristote (2012), *La physique*, Traduction, introduction et notes par A. Stevens, Paris, Vrin (« Bibliothèque des textes philosophiques »), 396 p. », *Ithaque*, 15, p. 145-149.**

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque15/Derome-2.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » :  
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Aristote (2012), *La physique*, Traduction, introduction et notes par A. Stevens, Paris, Vrin (« Bibliothèque des textes philosophiques »), 396 p.

Léa Derome\*

En procédant à une refondation intégrale de la science de la nature, suite aux critiques dévastatrices de Parménide et Platon, Aristote érige, avec la *Physique*, un ensemble doctrinal qui exerça une influence inouïe sur la tradition scientifique occidentale et dont l'autorité ne sera sérieusement mise en doute qu'à partir de la Renaissance, et encore. Les *Phusikê akroasis* (littéralement « Conférence de physique »), qui nous sont parvenus par plus d'une centaine de manuscrits<sup>1</sup>, ont suscité une quantité incalculable de traductions et de commentaires à travers l'histoire. À l'occasion de la parution de cette nouvelle traduction d'Annick Stevens<sup>2</sup>, il est frappant de constater que cette popularité bimillénaire n'est pas en passe d'être démentie. Surtout considérant que Stevens ne vient pas réparer une négligence proprement dite. En effet, le lecteur francophone dispose d'ores et déjà de trois traductions format poche : une première de Henri Carteron<sup>3</sup>, une autre de Pierre

---

\* L'auteure est étudiante à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

<sup>1</sup> Brunschwig, J. (1991), « Qu'est-ce que "La Physique" d'Aristote ? », dans *La physique d'Aristote et les conditions d'une science de la nature*, F. De Gandt et P. Souffrin (éds.), Paris, Vrin, p. 12.

<sup>2</sup> Aristote, (2012), *La physique*, Traduction, introduction et notes par A. Stevens, Paris, Vrin (« Bibliothèque des textes philosophiques »), 396 p.

<sup>3</sup> Aristote, ((2002) [1926, 1931]), *Physique*, Texte établi et traduit par H. Carteton, deux volumes avec texte grec en regard, Paris, Les Belles Lettres, 169 p. et 190 p.

Pellegrin<sup>4</sup> et enfin celle qui fut publiée en 1999 par Stevens<sup>5</sup> elle-même, en collaboration avec Lambros Couloubaristis, qui s'était alors chargé de l'introduction et des notes. Certes, l'édition de Carteron trahit son âge. L'expression française est par moments surannée, les notes rudimentaires et la bibliographie inexistante. Aussi Pellegrin avait-il raison d'estimer, en 2000, « qu'il était temps d'entreprendre une nouvelle traduction [de la *Physique*]<sup>6</sup> ». Celle qu'il propose chez Garnier-Flammarion se distingue d'ailleurs avantageusement à plusieurs égards, ne serait-ce que par la présence d'une bibliographie. On peut dès lors se demander ce qui justifie une seconde contribution de la part de Stevens et ce qui la distingue des autres traductions françaises déjà disponibles, tout spécialement de celle proposée par la même traductrice en 1999.

L'introduction, d'un style plus sobre que celle de 1999 signée par Couloubaristis, constitue une première différence appréciable. Stevens y souligne en quoi la *Physique* tient lieu de point névralgique de l'histoire des sciences et dégage, avec beaucoup de perspicacité, la conviction qui dicte à la *Physique* son orientation théorique : « les changements naturels sont explicables de manière scientifique, par un nombre limité de règles et de causes immanentes aux corps matériels<sup>7</sup> ». La partie centrale de l'introduction est divisée en sous-sections et reprend, dans de brefs résumés, les principales thématiques de l'œuvre : « La nature comme principe et cause » (livres I-II), « Hasard et nécessité » (livre II), « Infini, lieu et vide » (livres III-IV), « Temps et continu » (livres IV-VI) et « Le mouvement perpétuel » (livres VII-VIII). Les analyses que propose Stevens dans ce panorama sont non seulement rigoureuses, mais aussi stimulantes, voire rafraîchissantes (et le mérite n'est pas mince s'agissant de la *Physique*).

---

<sup>4</sup> Aristote, (2000), *Physique*, Traduction et présentation par P. Pellegrin, Paris, Garnier-Flammarion, 476 p.

<sup>5</sup> Aristote, (1999), *La physique*, Introduction et notes par L. Couloubaristis ; traduction par A. Stevens, Paris, Vrin « Bibliothèque des textes philosophiques », 332 p.

<sup>6</sup> Aristote, (2000), *Physique*, Traduction et présentation par P. Pellegrin, p. 7.

<sup>7</sup> Aristote, (2012), *La physique*, Traduction, introduction et notes par A. Stevens, p. 8.

C'est notamment le cas de son analyse de la définition aristotélicienne du mouvement comme « acte de ce qui est en puissance en tant que tel » (III, 201a10-11). Cette définition, justement célèbre, a souvent été jugée circulaire et contraire aux standards définitionnels du philosophe. Plutôt que de rappeler ces reproches bien connus, Stevens synthétise un point de vue original, en s'appliquant à montrer qu'Aristote fournit bel et bien une définition conforme à son modèle, c'est-à-dire par le genre et la différence, lorsque quelques lignes plus loin (III, 201b31-32), il fait du mouvement un « acte incomplet<sup>8</sup> ». Stevens se permet ensuite des considérations d'ordre plus général, notamment sur la méthodologie aristotélicienne en physique ainsi que sur les relations entre la *Physique* et la *Métaphysique*. Cette dernière section, malgré sa concision, conduit à une conclusion qui s'impose immédiatement à l'esprit : « certaines questions, évoquées de manière aporétique dans la *Physique*, trouvent leur plein développement ou leur résolution dans la *Métaphysique*<sup>9</sup> ». L'introduction se termine sur un sommaire général construit de manière à rendre apparente la complémentarité qui existe entre les huit livres de la *Physique*, en dépit de certaines ruptures observées dès l'Antiquité. S'il est généralement admis que la *Physique* présente une cohérence interne et une consistance théorique, le sommaire dressé

---

<sup>8</sup> Aristote, (2012), *La physique, Traduction*, introduction et notes par A. Stevens, p. 17-18. L'acte serait ainsi le genre auquel appartient le mouvement et son caractère inachevé serait la différence spécifique qui le distingue d'autres types actes ; par exemple de la vision (l'acte de la vue), qui n'est ni un mouvement ni un processus duratif. On voit dès qu'on ouvre les yeux, tandis qu'on ne s'altère pas (passer du noir au blanc) en un clin d'œil. Stevens en conclut que le mouvement est donc un acte, mais un acte qui dure et durant lequel le corps acquiert des déterminations qu'il possède potentiellement. Rémi Brague, tout en empruntant un autre chemin, s'en remet à une conclusion similaire quand il écrit que le mouvement est l'« entre-deux » de la puissance et de la réalisation. Cf. Brague, R. (1991), « Notes sur la définition du mouvement », dans *La physique d'Aristote et les conditions d'une science de la nature*, p. 117.

<sup>9</sup> Aristote, (2012), *La physique, Traduction*, introduction et notes par A. Stevens, p. 40. Le meilleur exemple cité par Stevens me semble être la question qui demande si la substance est davantage forme ou sujet (*Physique*, I, 191a19-20). La question en partie résolue dès le livre suivant (II, 192b33), mais qui se trouve traitée plus en profondeur en *Métaphysique Z*, 3.

par Stevens a cet avantage qu'il rend la chose évidente en un coup d'œil. On peut en revanche regretter que Stevens, à la fin de l'ouvrage, ne procure au lecteur qu'un simple « Glossaire », dans lequel l'auteure se contente de renvoyer soit à une note, soit à une définition élaborée dans le texte, sans donner les références exhaustives des occurrences.

Pour ce qui est de la traduction, Stevens reprend presque verbatim celle de 1999. Un examen attentif révèle toutefois que le choix du vocabulaire est fait dans un plus grand souci de littéralité. Un exemple parmi d'autres : le couple *genesis/phthisis* (et leurs dérivés) est rendu par « venir à l'être » et « destruction », plutôt que par « naissance » et « dépérissement ». En optant pour des notions plus générales, avec la connotation biologique en moins, Stevens se montre plus fidèle non seulement aux termes grecs d'origine, mais aussi au propos de la *Physique*, censé être le plus universel possible. On constate également que les vocables français sont désormais préférés aux calques des mots grecs : le terme *aporia* est traduit par « difficulté », *euporia* par « résolution », *entelecheia* par « acte », etc. Ces corrections, fussent-elles bienvenues, restent cependant mineures, dès lors que le sens global ne s'en trouve jamais altéré significativement d'une édition à l'autre. Le texte français de 2012 est un peu plus fluide, voilà tout. Aussi l'affirmation de la quatrième de couverture, selon laquelle la traduction serait « profondément révisée par rapport aux éditions précédentes », paraît-elle quelque peu excessive. En comparaison avec la traduction de Pellegrin, on peut cependant être tenté de préférer la nouvelle version de Stevens, qui conjugue de façon admirable la clarté de l'expression et la fidélité au texte grec. Mais la plus notable différence entre ces deux éditions se situe ailleurs, nommément dans les notes.

Pellegrin, en effet, multiplie les remarques philologiques et historiques, reformule les arguments d'Aristote et commente bon nombre de passages d'interprétation plus délicate. Ce faisant, il met généreusement à contribution les commentaires anciens et modernes, ceux de Simplicius<sup>10</sup> et de W. D. Ross<sup>11</sup> au premier chef. Les théories

---

<sup>10</sup> Simplicius, (1882-1885), *In Aristotelis Physicorum libros commentaria*, H. Diels (éd.), Berlin, 2 vol., 800 p. et 682 p.

concurrentes – d’origine éléatique, présocratique, platonicienne ou atomiste – sont également précisées, ce qui permet de mieux cerner les interlocuteurs qu’Aristote privilégie. Le gain pédagogique réalisé est somme toute indéniable, tout lecteur, même néophyte, devenant ainsi en mesure de s’introduire à des thèses physiques parfois contre-intuitives<sup>12</sup> et souvent exprimées dans un langage technique aux résonances archaïques. Ce souci de « vulgarisation » est en revanche moins marqué dans les commentaires de Stevens, par ailleurs philosophiquement irréprochables.

Bien qu’étant pareillement d’une grande valeur scientifique, ces deux éditions n’en sont pas moins fort différentes et, de ce fait, trouve chacune audience. Celle de Pellegrin semble plus attrayante pour un public de profanes, en contexte scolaire par exemple. Tandis que celle de Stevens convient davantage à un public minimalement initié d’une part aux principales thèses métaphysiques du Stagirite, d’autre part aux nombreuses polémiques, surtout contre les Éléates, qu’Aristote garde toujours à l’esprit et qui composent l’arrière-scène théorique sa pensée.

---

<sup>11</sup> Aristote, *Physics* (1936), Texte révisé, introduction et commentaire par W. D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 750 p.

<sup>12</sup> Pensons à la définition du lieu, aux deux types d’infinis potentiels, à la doctrine du continu, à l’éternité du mouvement, etc.